

Jean van Win

Sade.
Philosophe
et *pseudo*-franc-maçon ?

Essai de réponse par l'étude des rituels de l'époque



Éditions de La Hutte

BP 8 - 60123 Bonneuil-en-Valois

Site Web : www.editionsdelahutte.com

Adresse e-mail : contact@editionsdelahutte.com

*A mason...
if he rightly understands the Art,
he'll never be a stupid Atheist
nor an irreligious Libertine.*

Rev. James ANDERSON

Les présentations

Tendance. Sade est aujourd'hui tendance. Il « faut » avoir lu Sade ; il « faut » émettre un avis nuancé mais informé sur *Justine*, *Juliette* et surtout sur l'insupportable et nauséabond *Les Cent Journées de Sodome*, afin de situer cet ex-écrivain maudit comme l'une des étoiles montantes de la liberté inconditionnelle et illimitée des mœurs contemporaines. Du moi absolu. De l'individualisme exacerbé et divinisé du « divin » marquis.

Cela commence bien. Comment s'appelle-t-il déjà ?

DAF. Les *happy few* qui font partie des initiés à ce culte nouveau ne se réfèrent qu'à DAF. C'est-à-dire à Donatien Alphonse François de Sade. Les mêmes savent que Wolfgang Amadeus est en réalité Johannes Theophilus Gottlieb, et se délectent de la musique de Karl Philippe Emmanuel Bach, prononcez : Barrrr.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Ce n'est pourtant pas ainsi que le marquis signe la plupart du temps. Il trace régulièrement, d'une belle main ferme, régulière, formée et sans la moindre rature, la trinité suivante : Donatien Aldonse Louis. Parfaitement, Aldonse, et non Alphonse, ce prénom de laquais qui résulte d'une erreur de transcription faite lors de son baptême parisien et qui l'empoisonnera toute sa vie durant.

Il est infiniment plus distingué pour cet aristocrate de très ancienne lignée de se prénommer Aldonse, prénom arboré par peu de plébéiens, surtout lorsqu'on est issu de l'une des plus hautes familles nobles de Provence, seigneur de Lacoste, de Saumane et de Mazan. Et puis Louis, comme il est de mise depuis des siècles à la Cour, est la cerise sur le gâteau, au point qu'en pleine Terreur, dans l'ombre de la guillotine à laquelle il est promis, lors des dithyrambes échevelés de flagornerie qu'il adresse néanmoins à Marat, notre Aldonse refoulé se fera appeler le citoyen Louis Sade. La contradiction et la confusion sont donc de règle, dès le départ. Elles ne feront qu'enfler au fil du temps.

Le marquis de Sade, dont le père seul porte le titre de comte du vivant du marquis¹, vivra de 1740 à 1789, les derniers feux de l'Ancien Régime, avec tout ce que son statut très privilégié lui permettra, afin d'assouvir ses fantasmes qui ne sont pour

1. Contrairement à l'usage nobiliaire généralement admis de nos jours, le titre de comte était considéré comme supérieur à celui de marquis. De même, en Saxe, l'aîné de la famille était-il duc, tandis que le cadet portait le titre de prince, tel Leopold de Saxe Cobourg Saalfeld, le futur premier roi des Belges.

Les présentations

lui que des droits. Il mourra sous l'Empire, après avoir déjà subi la royauté et la république.

Potentat local sous la monarchie absolue – et nous verrons à quel point il abuse de ses privilèges – son existence se déroule dans une société qui va basculer avec fracas d'une quiétude généralement conventionnelle dans une tourmente frénétique, pour venir se ranger sous le licou et les éperons du despotisme impérial.

Chapitre II

L'athéisme en loge : émergence et évolution

Si le déisme conçoit l'existence d'un dieu, si le théisme conçoit celle de Dieu, si le polythéisme conçoit celles de divers dieux, de même que ce naturalisme déiste déterministe qu'est le panthéisme, l'athéisme en revanche s'y refuse ; c'est à la fois une attitude intellectuelle et une doctrine philosophique qui nie l'existence de quelque divinité ou autre entité surnaturelle que ce soit. Il s'oppose tout autant à l'agnosticisme qui s'abstient dans le débat, prétendant qu'il est impossible de répondre à cette question. L'athéisme, lui, affirme que c'est possible, et le fait. C'est donc une croyance à rebours, mais qui demeure, elle aussi, dans le domaine des hypothèses invérifiables.

Il est du reste curieux, et symptomatique, que l'athéisme se définisse aussi mal de façon positive. Tout ce qui relève de l'incroyance (en voici la preuve !) a recours à un vocabulaire négatif : on est bien entendu in-croyant ; a-thée ;

a-dogmatique ; a-agnostique ; im-pie ; in-crédule ; in-fidèle. Ceci relève de la croyance selon laquelle il existe une norme universelle, qui est juste et bonne, et dont on s'écarte par ignorance, égarement ou par révolte, attitude qui est bien entendu punissable. Il convient donc avant tout d'être : croyant ; théiste ; dogmatique ; gnostique ; pie ; crédule ; fidèle, etc. Les « gens normaux » sont cela. Les autres constituent des anomalies qui ne se définissent que par leur nature d'opposition à la norme des bien-pensants. Essayez de vous dire athée en utilisant quelque synonyme positif..

Si l'athéisme est considéré de nos jours comme une attitude philosophique tout à fait respectable et légitime, cette considération n'en est pas moins récente, et l'on peut s'étonner de l'apparition aussi tardive d'un phénomène qui bénéficia de l'opprobre quasi unanime durant des siècles, voire des millénaires. Pourquoi donc l'athéisme apparaît-il si tard dans nos civilisations ? Et pourquoi cette philosophie, connue depuis la nuit des temps, a-t-elle vu ou revu le jour il y a peu, en Occident ?

L'athéisme : une tradition antique

Tout semble bien commencer pour nous avec la Grèce, et en particulier en cette terre de Thrace qui se nomme Abdère. Mais d'autres parties du monde ont connu l'athéisme avant les philosophes grecs, sans pour autant en avoir laissé des traces exploitables. Comme l'écrit le biologiste et prix Nobel

Jacques Monod : « L'ancienne alliance est rompue. L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers, d'où il a émergé par hasard. » Et nous reviendrons plus loin sur le développement de cette pensée qui fut apporté avec tant de talent par Albert Camus. L'athéisme, ou le matérialisme philosophique cher à Marx et Lénine, considère le monde tel qu'il existe dans sa seule réalité telle qu'elle peut être appréhendée par les données de la science. Cet athéisme philosophique en est du reste le fruit.

Il mène le même combat, depuis des siècles, contre les diverses forces dites « réactionnaires » qui s'opposent par définition à tout progrès, ce dernier se manifestant toujours et en toute matière par une opposition aux « traditions ». André Comte-Sponville voit dans l'athéisme « une forme d'humilité. C'est se prendre pour un animal comme nous sommes en effet, et nous laisser la charge de devenir humains. » Belle résonance maçonnique...

Il ne semble pas y avoir eu de traces d'athéisme philosophique en Égypte ancienne, ni en Mésopotamie, ni même en Chine. En revanche, en Inde, Chârvâka est un penseur indien qui a laissé son nom à un système de pensée vers le VI^e siècle avant notre ère. Selon sa philosophie, toute connaissance dérive des sens. Par conséquent, les écrits religieux n'ont aucune signification et constituent un bavardage inutile. Ce penseur indien athée est du plus grand intérêt, et sa réflexion originale a conduit notamment au bouddhisme.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

La Grèce antique laisse apparaître des poussées d'athéisme parfois nébuleuses, parfois limpides. L'école ionienne cherche l'explication des choses dans la matière, mais finit par reconnaître que cette explication se trouve en fait dans la pensée.

L'école des « abdéritains » est bien représentée avec plusieurs penseurs : Démocrite d'Abdère développe une explication mécanique du monde mais, comme Anaxagore, il refuse l'idée d'une force motrice supérieure au monde. Et l'école d'Abdère aboutira à un complet matérialisme.

L'école d'Élée est représentée par Xénophane qui démontre avec autorité que Dieu est un puisque le fond des choses est l'unité ; Parménide affirme que l'Être est identique à la pensée ; pour Zénon, rien ne devient et tout est. Cette école débouche sur un panthéisme idéaliste.

Revenons à Abdère vers la fin du V^e siècle ; les choses ne sont pour nous que comme nous les sentons et l'homme est par conséquent la mesure de toutes choses. Pour Gorgias, rien n'existe, et si quelque chose existe, il ne peut être connu. S'il est connu, il ne peut être exprimé. Quant à Socrate, rien n'indique dans sa pensée qu'il ait eu la moindre considération pour un monde sans les dieux.

Diagoras de Mélos déduisit que les dieux n'existaient pas ; il étalait son athéisme avec complaisance et, de plus, révélait à tous vents les secrets des mystères d'Éleusis. Un sceptique doublé d'un divulgateur. Son excentricité le força à émigrer.

L'athéisme en loge : émergence et évolution

Critias, mieux connu, fut le premier à mettre par écrit une remise en cause fondamentale des religions. Bien avant Albert Camus, il fut l'auteur d'un *Sisyphé* où un homme de sage intention inventa de toutes pièces pour les mortels la crainte des dieux, afin d'effrayer les méchants.

Diogène de Sinope attaquait avec originalité les « valeurs » du monde grec, en prônant un comportement digne du marquis de Sade, mais aussi la négation du sacré et, comble de l'audace, l'égalité entre les hommes et les femmes.

Théodore l'athée mérite son nom par une œuvre qui démontre l'inexistence des dieux, ce qui lui valut d'être exécuté à Athènes vers 320. Il est (probablement) le premier d'une longue liste de martyrs de l'athéisme.

Protagoras fut un agnostique avant la lettre. Pour ce qui est des dieux, il note l'absence d'indications à ce propos...

Et puis viennent les philosophes les plus connus : Thalès de Milet, Anaximandre, Anaximène et leurs diverses explications de la création des mondes à partir d'un principe fondateur.

Anaxagore et sa théorie atomique ; Démocrite et son explication atomiste personnelle qui exclut toute intervention divine, tout en admettant l'existence des dieux...

Aristippe qui fonde l'école de Cyrénaïque où il prêche l'hédonisme ou la recherche du plaisir, ce qui n'échappe pas au sympathique Épicure qui affirme qu'« hors de la vie

il n'existe rien de redoutable ». Son enseignement exclut les dieux mais, comme Démocrite, sans toutefois les nier.

Nous sommes vers – 250 avant notre ère. Et puis... plus aucune trace d'athéisme pendant deux siècles environ. Sauf peut-être Lucrèce et son *De rerum natura* qui reprend la pensée d'Épicure, et qui réussit à en faire un best-seller dans tout l'Empire romain.

Et dès lors commence une période de près de deux mille ans d'occultation qui nous conduit, au prix de tant de larmes et de renoncements, par les chemins éclairés de la Renaissance, vers les libertins érudits et enfin les philosophes des Lumières. Voici enfin aplanies les voies douloureuses qui mèneront vers l'acceptation progressive de l'athéisme dans la société des hommes, et par conséquent en loge.

Les Lumières radicales et Spinoza

Descartes, ce Français rationaliste retiré en Hollande, conduit à l'avènement du « spinozisme », né de Spinoza, dont le rôle fut absolument décisif dans la diffusion en Europe des Lumières radicales considérées, à l'époque déjà, comme parfaitement athées.

Il s'agit d'un phénomène européen qui fixe le début des Lumières radicales au début du XVII^e siècle, et non d'une conséquence du courant des Lumières. Les Lumières dites radicales, contrairement aux Lumières dites modérées,

représentent sans doute un péril pour la religion et la morale établies ; certains y ont vu une rupture dans la culture occidentale peut-être la plus importante depuis la fin de l'Empire romain. C'est le spinozisme qui en constitue la colonne vertébrale. L'humanisme naturaliste de la Renaissance et le libertinage de la première moitié du XVII^e siècle serviront de médiateur et permettront l'accès à la culture philosophique grecque, et joueront un rôle en tant que critique de la théologie et de la religion.

Car Spinoza, ses amis et ses maîtres, sont profondément influencés par la culture libertine. Ce philosophe juif s'est formé au sein d'un mouvement né en Hollande, et qui va très vite s'imposer : celui des convictions républicaines et démocratiques, avec un lot de conséquences très importantes : rejet du despotisme gouvernemental, défense de la tolérance religieuse, tolérance de l'irréligion elle-même, exigence de la liberté d'expression, de la liberté des mœurs, de l'égalité des sexes. On aperçoit ici une remarquable continuité avec des mouvements d'opinion complexes, souterrains et antérieurs.

Ces aspirations républicaines et démocrates sont certes minoritaires, mais elles n'en sont pas moins présentes, même s'il n'en est pas encore tiré des conséquences pratiques : les textes exaltent par exemple la liberté naturelle des « sauvages », le rejet de la censure des livres, et nombre de thèmes libertaires qui mûrissent en attendant que les temps soient venus.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

La référence à Spinoza n'est pas unique ; il est d'autres apports de provenances différentes qui constitueront les bases de l'incrédulité moderne.

L'outillage intellectuel des « libertins érudits »

*Un combat incessant de la raison contre les mythes,
comme l'itinéraire de la philosophie libre,
intrinsèquement athée et matérialiste.*

Françoise Charles-Daubert et Gianni Paganini ont fait le tour de la question qui nous occupe, avec infiniment d'érudition¹.

Dépositaire de l'outillage mental des philosophes et écrivains gréco-latins, le libertinage est bien davantage que ce que l'on croit. C'est un courant de pensée qui se répand au XVII^e siècle et s'épanouit au XVIII^e siècle. C'est aussi un combat lent, courageux et patient qui revendique plus de liberté dans tous les domaines, principalement ceux des mœurs, de la pensée et de la religion.

Le « libertinage érudit » s'attaque surtout à la religion. Il est l'instrument de lettrés, de philosophes et de savants, tels Gassendi, Naudé, de La Mothe Le Vayer, Charron, Vanini et

1. *Les Libertins érudits en France au xvii^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 1998, 125 p. et Gianni Paganini, *Libertins érudits*, in M. Canto-Sperber (éd.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, 1996.

Savinien Hercule de Cyrano de Bergerac. Ce dernier nous est connu par le portrait poétique qu'Edmond Rostand nous en a laissé dans son superbe *Cyrano de Bergerac*.

Une citation de Cyrano parmi beaucoup d'autres : « Une heure après la mort, notre âme évanouie sera ce qu'elle était une heure avant la vie. » Le ton est donné.

Dans ses *Lettres satiriques et amoureuses aux États et Empires de la Lune et du Soleil*, Savinien développe le concept de libertinage intellectuel sur un fond de révolution scientifique et de relativisme généralisé. Ce mouvement formule un ensemble d'hypothèses et d'expériences de pensée dont la « marginalité flamboyante » contribuera à la genèse de la Raison classique. Le libertinage érudit concrétise un moment de crise fondamental en se situant au carrefour des idées scientifiques, morales, politiques et religieuses. Les libertins érudits nous laisseront des héritiers du plus haut intérêt au siècle suivant ; les philosophes des Lumières. Un corollaire de cette libération intellectuelle se développera parallèlement : le libertinage des mœurs, qui est autre chose, tout en participant des mêmes motivations. Car force est de constater l'émergence, dans les textes de cette époque, du libertinage flirtant avec l'impiété et allant de pair avec la licence morale. Dom Juan ne nous démentira pas, ni Tirso de Molina, ni Molière, ni Da Ponte.

Mais une variété de ce mouvement polymorphe qui nous intéresse au tout premier chef est celle du « libertinage

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

spirituel », fils d'une longue tradition contestataire et clandestine au sein du christianisme, qui alimentera des dissidences réformées revendiquant de vivre selon un affranchissement radical des règles et des normes imposées par l'Église et le Pouvoir.

Ces esprits, qui osent mettre en doute les vérités pourtant révélées, revendiquent en outre le droit à l'incrédulité, au nom de l'indépendance de la pensée. Leur littérature libertine fait état d'une critique violente et scandaleuse des normes religieuses, morales et sexuelles. Ils se servent, d'autre part, d'une érudition profonde et d'une curiosité scientifique sans limites ; ils ne tarderont pas à exprimer un athéisme matérialiste, accompagné d'une recherche active du plaisir. Forcés de pratiquer la dissimulation, ils ont recours à une écriture cryptée, ironique, à double sens, et ne s'adressent qu'à ceux qui sont capables de les entendre. D'où l'apparition d'une aristocratie de l'esprit, recourant à la raison, faisant fi des opinions toutes faites ou autres, des superstitions, des mythes, de la crainte. On disait d'eux : « les esprits forts ». Et c'était bien ainsi.

On imagine aisément que Sade dut les lire dans la riche bibliothèque paternelle comme dans celle de son libertin affirmé d'oncle maternel. Il dut probablement y trouver l'éloge d'une sexualité débarrassée de tout interdit religieux et social, le blasphème, l'irréligion, le scandale sexuel et le discours philosophique sentant le soufre et le fagot.

Les Lumières assurent l'héritage de la pensée libre

Sous la Régence, le libertinage débouche sur une volonté d'indépendance morale, de scandale et de malfaisance. Il va néanmoins de pair avec la libération intellectuelle et philosophique, attelage qui sera bientôt le fer de lance des Lumières.

La littérature propage la lucidité et l'absence totale de scrupules de personnages cyniques dotés d'un grand pouvoir de séduction. Mirabeau occupe ses loisirs en prison en rédigeant des romans érotiques. Casanova accumule les scènes de séduction de figures féminines, assiégées et conquises par pur plaisir de l'esprit. Sade ne sera donc pas un phénomène *sui generis*.

Cette attitude mentale suscite aussi un anticléricalisme polisson qui frôle le délire chez Restif de La Bretonne et chez Sade, où, à la brutalité du désir animal, s'ajoute la monotonie des tortures.

Cette audace érotique peut aller de pair avec une radicalité philosophique. La séduction peut résulter d'un besoin de pouvoir et témoigner ainsi d'une société oppressive et dominatrice. Ceci n'est étranger ni à la psychologie du puissant marquis de Sade, cet aristocrate d'Ancien Régime, ce seigneur féodal attardé, ni au mythe de Dom Juan : ces deux « héros » s'en prennent à des filles du peuple, faciles et naïves, et les forcent à subir leurs fantasmes lubriques.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Le libertinage est donc fils de l'Ancien Régime autant qu'il est fils des Lumières.

On y décèle en effet une attitude intellectuelle élitiste, une morale qui se veut indépendante, une critique antithéologique virulente, et une remise en cause des fondements du pouvoir. Ces efforts conjugués visent à l'élaboration d'une morale individuelle émancipée de la théologie et des idées reçues, et posent les bases d'une connaissance échappant totalement – et radicalement à ces dernières.

La pensée libertine est donc objectivement révolutionnaire ; elle dénonce tout pouvoir et montre le roi sans légitimité politique réelle ; mais elle ne conçoit aucun projet politique qui serait de la responsabilité des intellectuels.

Les premiers francs-maçons « athées » en loge

Nous avons poussé la porte de quelques loges travaillant au cours du XVIII^e siècle. Nous avons assisté à plusieurs cérémonies, écouté les prestations de serment, admiré la concision et l'élévation de pensée de certaines prières. Nous avons simultanément et contradictoirement vu se confirmer un mouvement intellectuel dans la société civile, minoritaire certes mais athée, actif et influent, né au XVII^e siècle, et, par-delà 1 800 ans de christianisme dominant, héritier du vieux passé philosophique de la Grèce antique, mère de la philosophie comme de la démocratie.

Quelles sont les répercussions de cette évolution intellectuelle et contestataire dans les loges de France et de Belgique ? Y décèle-t-on des changements de comportement, de recrutement, d'adhésions aux idées nouvelles, des répudiations manifestes des coutumes anciennes, trop facilement baptisées « traditions » ?

La franc-maçonnerie française mue-t-elle lorsque se brise la monarchie ? Choisit-elle un camp plutôt que l'autre ? Et finalement, but réel de notre questionnement de ce jour, a-t-elle pu recevoir et conserver en son sein l'un des plus grands écrivains de langue française, l'inférel, inféquentable mais néanmoins « divin » marquis de Sade ?

Voyons donc l'état des loges vers la fin du siècle, lorsqu'il devient évident que la société va devoir évoluer sous l'emprise des Lumières et sous celle, décisive, de la passion du « peuple », c'est-à-dire de deux Ordres – le clergé et le tiers état – sur les trois Ordres qui composent alors la société française.

Certaines loges du Grand Orient de France, fondé en 1773 sur les restes d'une Grande Loge de France négligée par son Grand Maître de sang royal, comptent des intellectuels de haut vol dont on sait, par leurs écrits notamment, qu'ils étaient au nombre des partisans d'un nouvel ordre des choses. De même, en 1789, il y a 13 ans que le frère marquis de Lafayette, financé par et accompagné d'autres aristocrates

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

aux idées libérales, est allé porter une aide fraternelle aux combats du frère indépendantiste Washington.

Dans certaines loges, les idées nouvelles sont partagées par certains frères, mais il ne subsiste que de très rares témoignages d'une implication à caractère maçonnique dans les événements politiques du jour. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la présence sur les colonnes de frères aux convictions athées affirmées, suspects par conséquent, et par nécessité statutaire, d'avoir prêté un serment et communiqué avec les prières dont il est question plus haut. La restriction mentale chère aux Jésuites dut être utilisée sans réserve...

La loge des Neuf Sœurs à Paris

Jetons un coup d'œil investigateur sur la plus célèbre des loges parisiennes, la loge des Neuf Sœurs, célèbre pour avoir, en 1778, reçu François Arouet dit Voltaire en son sein, et avoir travaillé sous le maillet de Benjamin Franklin, Maître de loge en chaire de 1779 à 1781. Pour le simple plaisir, imaginons une tenue de 1787 réunissant sur les colonnes des frères tels : de Lacedède, Piccinni, de Lalande, Franklin senior et junior, de Sèze, de la Dixmerie, Greuze, Houdon, Vernet, Montgolfier... belle brochette de talents exceptionnels à laquelle on ajoutera, avec beaucoup de réserves que nous commenterons plus loin, le comte de Mirabeau et le marquis de Sade.

La page 74 des commentaires critiques du plus haut intérêt rédigés par Charles Porset en augmentation de l'ouvrage célèbre, mais néanmoins perfectible, de Louis Amiable : *Une loge maçonnique d'avant 1789 : la Loge des Neuf Sœurs*, reprend une citation de Michel René Hilliard d'Auberteuil, qui fut membre de la loge. La voici :

La Loge des *Neuf Sœurs*, société de Francs-Maçons qui cultivent les sciences et les beaux-arts, et où l'on jouit avec discernement de tous les plaisirs qu'ils procurent. La plupart des hommes célèbres de la France et des étrangers les plus illustres [liste de noms] sont de cette assemblée. [...] Cette réunion de savants, de poètes et d'artistes ne se livre pas uniquement aux arts ; la sagesse est le but qu'elle se propose, et la vertu en est le fruit. Elle soulage les pauvres ; délivre les prisonniers ; élève les enfans destinés à être artistes ; aide à l'éducation des pauvres étudiants qui remportent des prix à l'université de Paris, et ajoute des encouragements aux récompenses qu'ils obtiennent.

Ainsi donc, « la sagesse est le but proposé par la loge, et la vertu en est le fruit ».

Bernard Faÿ ajoute² : « La loge des Neuf Sœurs, avec ses grandes cérémonies religieuses et symboliques où l'on honore l'Être Suprême et la Sagesse, est un précurseur. »

Voici donc, semble-t-il, un certain nombre de qualités, soulignées par nous, qui sont radicalement incompatibles avec

2. *Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1925, p. 97.

la personnalité, les idées et les écrits du « divin marquis », sans négliger par ailleurs Honoré-Gabriel Riquetti de Mirabeau, celui qu'on surnommait la Torche de Provence.

Or, nous apprenons de diverses sources à la fois autorisées et respectables, que cette oasis de paix et de vertu, candidement dédiée aux Muses, fut en réalité fréquentée par une pléiade de frères réputés pour leur athéisme, discret ou affirmé, parmi lesquels on mentionne : Helvétius, Cham(p)fort, Lalande, Mirabeau et Sade.

Passons donc ces athées présumés en revue et voyons s'ils auraient pu fraterniser en loge avec « l'athée vitupérant » que fut DAF, soit Donatien Alphonse François de Sade.

Honneur à Helvétius, ce Schweitzer latinisé que l'on dit membre de la loge des Neuf Sœurs. Il est mort en 1771 à Versailles ; la loge des Neuf Sœurs fut fondée en 1776. Il n'en fut donc jamais membre, mais son tablier de maître, bien connu et exposé au musée du GODF, fut présenté à Voltaire lors de sa curieuse et contestable réception, et atteste donc de la qualité de maçon d'Helvétius. Nullement de son appartenance aux Neuf Sœurs, bien entendu.

Il est regrettable qu'il n'ait jamais été aux Neuf Sœurs, car Helvétius était matérialiste et athée, et comme tel opposé à la religion chrétienne et à l'âme immortelle. Son ouvrage *De l'Esprit* (1752) fut aussitôt mis à l'index. Mais on prétend qu'Helvétius aurait créé une autre loge, bien antérieure à celle des Neuf Sœurs, qui aurait travaillé six ans durant avant

d'être reconnue en 1776. Déjà elle était vouée aux sciences, aux arts et aux lettres, Helvétius n'ayant qu'un intérêt modéré pour les « activités » des loges ordinaires « dont il déplorait qu'elles négligeassent les sciences et les arts pour s'occuper exclusivement d'augustes fadaïses ».

Cette peu amène appréciation est rappelée par Louis Amiable dans l'ouvrage précité.

Par ailleurs, cet illustre témoignage confirme indirectement, si besoin en est, la situation très peu « intellectualisante » des loges avant 1789.

Honoré-Gabriel de Mirabeau, pour sa part, a suscité une controverse non encore éteinte au sujet de son appartenance maçonnique. Dans son *Mirabeau franc-maçon*, Charles Porset, commentateur érudit de Louis Amiable, rappelle que l'ineffable abbé Barruel tenait Mirabeau pour maçon. Mais ce n'est pas une caution valable, on s'en doute. Charles Porset écrit aussi avoir trouvé la preuve décisive de son appartenance dans le document Pastoret³, dont il sera beaucoup question à propos de Sade : ce document établit en effet formellement l'appartenance de Mirabeau.

Amiable cite une présentation faite en 1790 par son président Mirabeau à l'Assemblée nationale, d'une publication

3. Notes manuscrites rédigées par Pastoret, Conseiller en la Cour des aides, de l'Académie des Belles-Lettres, etc., ancien vénérable maître des Neuf Sœurs, vendues en vente publique et conservées de nos jours par le Museum of our National Heritage, Lexington, Massachusetts, USA.

de la Société nationale des Neuf Sœurs, qui fait l'éloge de la nouvelle constitution, ce qui ne prouve rien.

En revanche, Alec Mellor, qui n'eut jamais connaissance des documents manuscrits de Pastoret, distingue Honoré Gabriel, qui ne fut jamais maçon selon lui, de son frère André Boniface, membre attesté et renommé de « Saint-Jean d'Écosse du Contrat social ».

Nous avons, pour notre part, consulté très attentivement les cahiers de Pastoret conservés à Lexington, Massachusetts, afin de confirmer ou d'infirmier l'appartenance très contestée de Honoré-Gabriel de Mirabeau à la loge des Neuf Sœurs. Louis Amiable, de son côté, n'y était pas parvenu. Les tableaux de loge en notre possession, datés de 1787, soit quatre ans après son affiliation, pas davantage, bien entendu, que les tableaux publiés par Amiable pour 1778, ne mentionnent Honoré-Gabriel de Riquetti (*sic*) de Mirabeau.

Jean-Claude Julien certifie qu'il fut affilié en décembre 1783 aux Neuf Sœurs, mais la preuve documentaire manque une fois de plus ; il ne la donne pas. On a dit aussi Mirabeau membre d'une loge de Riez-la-Romaine, et orateur de l'Étoile Persévérance des Amis Réunis à l'orient d'Aix-en-Provence. Comme on ne prête décidément qu'aux riches, Jean-André Faucher, dans son *Dictionnaire historique des Francs-Maçons*, affirme pour sa part que Mirabeau fut initié par une loge de Bastia, alors qu'il servait sous le nom de lieutenant de

Pierrebuffière⁴ au régiment de Royal Italien. Quant à Alec Mellor et à Daniel Ligou, dans leurs dictionnaires respectifs, ils affirment que jamais Honoré-Gabriel de Mirabeau ne fut franc-maçon.

La question semblait donc devoir rester ouverte, comme elle l'est pour Napoléon Bonaparte, auquel on a attribué, sans preuve aucune, d'innombrables « loges mères »...

Or, il n'y a désormais plus aucun doute ; dans son ouvrage consacré entièrement à Mirabeau⁵, Charles Porset produit un document manuscrit de la main de l'ancien Vénérable des Neuf Sœurs, qui tint le premier maillet de 1787 à 1788, et qui, durant sa charge d'orateur, soit en 1783, consigna soigneusement tous les discours, heureusement très brefs, qu'il prononça pour la réception ou l'affiliation de tout nouveau frère.

Le titre des trois pages à venir est explicite : *Discours prononcé le 22 décembre 1783 pour l'affiliation des f. comte de Mirabeau, de Lantier, et de l'abbé de Sauvigny*. Suit un texte de 28 demi-lignes qui encense copieusement le nouveau membre, dont on souhaite « qu'il fasse entendre parmi ses frères la voix de l'éloquence et de la Vertu ». Pour ce qui concerne l'éloquence, soyons rassurés. Pour la Vertu,

4. Ce qui est vraisemblable, les familles de Mirabeau et de Pierrebuffière étant alliées.

5. Charles Porset, *Mirabeau franc-maçon*, avec fac-similé du carnet de Pastoret, Éd. Rumeur des âges, La Rochelle.

envisageons l'image comme une licence poétique ou l'expression d'une très charitable fraternité...

Une série de lettres datées de 1790, signées par Mirabeau, montre ostensiblement trois points placés en triangle : ce qui se faisait parfois, au XVIII^e siècle, lorsqu'un correspondant maçon écrivait à un autre maçon.

Observons cependant que Mirabeau fut « affilié » aux Neuf Sœurs. Il ne fut pas « reçu », comme Pastoret l'écrira avec précision sur toutes les pages ultérieures, qui reçoivent les textes de tous les discours prononcés pour des « réceptions » d'autres personnes. On sait que le XVIII^e siècle ignore cette habitude qui consiste, depuis l'Empire et jusqu'à nos jours, à considérer une entrée dans la société des francs-maçons comme une « initiation ». Mirabeau, de même que Lantier et l'abbé de Sauvigny, sont *affiliés* le 22 décembre, et cela semble être la seule *affiliation* de l'année. Pastoret a bien soin de noter : « pour l'*affiliation* des f. : comte de Mirabeau, etc. ». Ceci est corroboré par la fameuse liste autographe de Pastoret qui consigne soigneusement – il faut néanmoins avoir d'excellents yeux – les mentions « aff » pour affilié à côté de certains noms, et « appr » pour apprenti, pour les frères reçus, on dirait abusivement aujourd'hui « initiés ». La distinction est claire, nous le verrons à propos de Sade.

Ceci nous indique avec certitude que Mirabeau était déjà maçon avant son affiliation aux Neuf Sœurs. Vale-Roux avance pour cet événement la date de mars 1771. Ceci

pourrait expliquer les contacts que Mirabeau eut en 1776 et 1777 dans diverses loges hollandaises, note Charles Porset.

Un autre sujet troublant : les tableaux de la loge des Neuf Sœurs, imprimés en 1787, probablement au mois de mars selon l'usage, ne mentionnent ni Mirabeau, ni l'abbé de Sauvigny, parmi les membres des Neuf Sœurs. En revanche, leur troisième partenaire, de Lantier, figure sur ce tableau en qualité de chevalier de Saint-Louis et de deuxième maître des cérémonies. Où donc sont passés les deux autres affiliés entre-temps ?

Cette question, qui n'est que d'ordre anecdotique, soulève pourtant la question des diverses « classes » de frères qui pouvaient exister dans certaines loges, surtout celles qui avaient un grand nombre de membres. Deux exemples pour étayer une hypothèse que nous allons proposer : la loge de Mozart, selon son tableau de mars 1790, compte 89 *Anwesende Brüder*, soit 89 frères présents. Elle compte par ailleurs 111 *Abwesende Brüder*, ou frères absents, et de surcroît, 12 *Dienende Brüder*, soit 12 frères servants, dont 7 domestiques privés de membres des deux classes précédentes. Mozart occupe le n° 56. On y trouve parmi les absents chroniques de nombreuses personnalités domiciliées en Europe, dont, par exemple, le chanoine de la cathédrale de Huy, aux Pays-Bas autrichiens.

Dans le même ordre d'idée, mais 23 ans plus tard en Suisse, le tableau dressé en 1813 des membres de la loge

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Zur Hoffnung, ou l'Espérance, à l'orient de Berne, montre la liste des membres ordinaires précédée par deux classes nettement séparées : les *Beamte der Loge*, ou les officiers, et les *Ehrenmitglieder*, ou membres d'honneur. C'est au sein du deuxième groupe qu'a toujours été mentionné le nom de Leopold Friedrich von Sachsen Coburg, futur roi des Belges, en sa qualité de simple membre honoraire, puisqu'il ne mit jamais les pieds dans aucune loge au monde⁶.

Nous n'avons pas de trace d'un usage similaire, pourtant largement répandu dans la maçonnerie du temps, pour les Neuf Sœurs, mais nous ne disposons pas non plus, à ce jour, d'une étude exhaustive sur le statut de « maçon membre d'honneur » aux XVIII^e et XIX^e siècles.

L'appartenance maçonnique de Mirabeau ne pouvant désormais plus être mise en doute, grâce à Pastoret et à Charles Porset, nous ne pouvons néanmoins pas partager la conclusion que ce dernier en tire en page quatre de couverture de son ouvrage, où il affirme : « ... le corpus ici rassemblé [...] établit également le lien, parfois contesté, existant entre le rationalisme des Lumières et la franc-maçonnerie ».

La présence de tel ou tel révolutionnaire dans les rangs de l'ordre maçonnique (ne fut-ce que Marat !) n'implique pas qu'il y ait eu lien entre le rationalisme des Lumières et la franc-maçonnerie en tant que société de pensée.

6. Jean van Win, *Un Roi franc-maçon, Léopold I^{er} de Belgique*, Bruxelles, 2006.

La question de l'athéisme supposé de Mirabeau est heureusement plus claire que ne le fut celle de son appartenance maçonnique. Si Voltaire, Rousseau et Robespierre, comme tant d'autres, sont déistes et affirment l'existence, voire la nécessité de Dieu (« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », que l'on attribue alternativement à Robespierre et à Voltaire !), Diderot est tour à tour déiste, athée et panthéiste. Seul d'Holbach s'attaque résolument à l'idée de Dieu avec ses amis Lagrange, Naigeon et Maréchal, ce dernier étant l'auteur du *Dictionnaire des Athées*, auquel Lalande donnera deux suppléments du plus haut intérêt, puisque l'un d'eux concerne Sade.

C'est Naigeon qui veut empêcher que la Déclaration des droits de l'homme soit placée sous l'égide de Dieu. Et c'est Mirabeau, membre des Neuf Sœurs et d'autres loges selon toute probabilité, qui s'y oppose formellement, en affirmant que « Dieu est plus nécessaire aux hommes que la Liberté ».

Mirabeau ne semble donc pas avoir jamais figuré au nombre des athées. La Convention éliminera d'ailleurs physiquement les athées les plus virulents, de même que Georges Danton, qui jamais ne fut maçon, par défaut du moindre document et malgré les nombreuses affirmations du contraire. Il fait lui aussi partie, comme tant d'autres, de ceux que la maçonnerie de la République a voulu récupérer *post mortem* pour décorer son panthéon.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Joseph-Jérôme Lefrançois de Lalande fut un astronome réputé. On doit à son énorme capacité de travail la détermination de la distance précise de la terre à la lune, puis celle du soleil à la terre. À 20 ans, il est membre de l'Académie de Berlin. À 21 ans, il entre à l'Académie des sciences. À 28 ans, il entre au Collège royal. À 59 ans, il en devient administrateur ; il y enseigne 46 ans durant. À 63 ans, il dirige l'Observatoire de Paris. Il écrit un *Traité d'astronomie* ; collabore à l'*Encyclopédie* ; participe à la fondation du Grand Orient de France et à celle de la loge des Neuf Sœurs, après avoir été préalablement, en 1773, Maître de loge de la Loge des Sciences, fondée en 1766. Il déclare : « mon athéisme est le résultat de mes méditations sur l'univers ; mon christianisme est le fruit de mon expérience sur les hommes ».

Voici donc une rareté, même pour l'époque : un athée chrétien. Son athéisme, quoique nuancé ainsi qu'on le voit, lui vaudra un dernier titre de gloire : l'antipathie déclarée de Napoléon.

Lalande à propos de Sade

Lalande fut aussi Maître en chaire de la loge des Neuf Sœurs, de 1776 à 1779, et fut orateur du Grand Orient de France. Il est l'auteur de deux suppléments au *Dictionnaire des Athées* de Maréchal, et écrit à ce propos un texte capital pour la compréhension de la pseudo-qualité maçonnique de Sade, qu'il publie en 1805. Voici ce texte, qu'on a parfois

interprété dans un sens radicalement contraire à son sens véritable :

Je voudrais pouvoir citer M. de Sade. Il a bien assez d'esprit, de raisonnement, d'érudition, mais ses infâmes romans de Justine et Juliette le font rejeter d'une secte où l'on ne parle que de Vertu.

Analysons le texte de Lalande, qui est très important :

1. L'auteur est franc-maçon et passe pour athée. Initié avant la Révolution, il a néanmoins prêté serment dans les termes consacrés exposés plus haut, et a assisté à des tenues ouvertes par des prières, ce qui ne dut guère contrarier ses convictions chrétiennes qu'il cumulait avec les premières. Il a aussi dû respecter les statuts très bien-pensants des Neuf Sœurs. L'auteur affirme qu'il « voudrait pouvoir »... Il ne peut donc pas. Par conséquent, il ne le fait pas. Dont acte.

2. M. de Sade. Ce « Monsieur », bien que destiné aux lecteurs du dictionnaire, est peut-être révélateur d'une distance profane.

3. Suit alors l'éloge des qualités intellectuelles de Sade : « esprit, raisonnement, érudition », qualités qui auraient pu le qualifier pour être maçon, mais en revanche, au plan moral...

4. ... ses romans « infâmes » publiés en 1791 et 1797, **le font rejeter**. Lalande n'écrit pas : « l'ont fait rejeter », mais bien « le font rejeter ». C'est-à-dire que l'exclusion est de

principe, évidente, définitive, au moins depuis 1791, dans le sens de « tenir à l'écart, ne pas admettre ».

Et nullement, ainsi que certains l'ont prétendu, « *l'ont fait rejeter*, sous-entendu : après l'avoir préalablement admis ». Cette dernière lecture du texte est indéfendable et ne repose sur aucune évidence documentaire.

5. Ces diverses composantes du texte de Lalande montrent aussi que Sade n'a pu être maçon, ni avant 1791, ni entre cette date et 1805, qui est celle de la rédaction de ce texte par Lalande. Non pas en raison de l'athéisme de Sade, qui était connu car vitupérant, et que Lalande pouvait partager partiellement « en raison de l'esprit, du raisonnement et de l'érudition » du marquis, mais bien à cause du caractère « infâme » – lisez blasphématoire, pornographique, sadique, obsessionnel – des romans évoqués. La maçonnerie, écrit-il, ne parle pour sa part que de Vertu ! L'incompatibilité est totale.

Chamfort, ou Champfort. Curieux personnage que cet athée discret et plus nuancé encore que Lalande. Il est connu au moins autant par son horrible suicide plusieurs fois manqué que par ses aphorismes distingués. Il figure en bonne place sur le tableau de 1778 des Neuf Sœurs, entre Hocquet et Doublet, juste avant le docteur Franklin. Cet homme mesuré condamne les excès de la Révolution, et cet écrivain très à la mode s'exprime avec amertume. Nous en donnerons

deux exemples savoureux qui évoquent un athéisme modéré et spirituel :

On constate que les règnes longs sont toujours déplorables. Dieu est éternel. Jugez vous-mêmes.

Et puis aussi cette observation qui ne manque pas de justesse :

Les athées sont meilleure compagnie pour moi que ceux qui croient en Dieu. À la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit ; à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi.

On ne peut vraiment pas voir en Chamfort un athée affirmé et convaincu...

À partir de nombreux indices concernant la loge des Neuf Sœurs, et notamment des rituels qu'elle utilisait, tout autant qu'à partir des articles de son règlement, on peut déduire que le récit fait de cette loge par Louis Amiabile, en 1897, fut « incroyablement romancé », notamment selon l'opinion de Jean Baylot, l'auteur de *La Voie substituée*.

Et l'historien communiste Albert Mathiez de noter pour sa part :

Ces soi-disant rationalistes du XVIII^e siècle faisaient célébrer des messes, juraient sur l'Évangile, croyaient au Grand Architecte. Beaucoup étaient des prêtres fort pieux. Les trois quarts des maçons des loges militaires servaient dans les rangs de l'Émigration. Singuliers rationalistes !

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

La maçonnerie de ce temps ne participe pas au mouvement prérévolutionnaire ; elle demeure sociologiquement, politiquement, spirituellement et très majoritairement attachée à l'ancienne France. Elle porte ses santés d'obligations « à Sa Majesté le Roi et à son auguste Épouse ».

On peut aller jusqu'à affirmer, à la lecture des rituels et surtout des tracés de tenues de loges, que les ateliers français ne « débattaient », si l'on peut dire, que de sujets anodins ou administratifs, et restaient en dehors des questions à l'ordre du jour des clubs et des sociétés de pensée qui rédigeaient les fameux « cahiers de doléances et de revendications ».

L'*Encyclopédie*, selon M.E. Lemeur, cité par A. Mellor, compte une dizaine de maçons sur 159 collaborateurs. On en fait *a posteriori* l'un des buts et l'un des chefs-d'œuvre de la maçonnerie française. Puisque la statistique intervient ponctuellement au service de l'histoire, ajoutons que, en 1779, la loge des Neuf Sœurs comptait 21 ecclésiastiques de divers ordres religieux, dont deux fondateurs de la Loge et 6 de ses dirigeants⁷. On voit difficilement ces révérends de couleurs diverses – même les abbés très libertins de l'époque – côtoyer des athées, qu'ils soient tièdes ou militants, mais encore moins ceux du style forcené et obscène de Sade. Le serment prononcé par les affiliés à la loge imposait « de ne jamais rien dire, écrire ou faire en loge, contre la religion, contre

7. Louis Amiable, *La Loge des Neuf Sœurs*, op. cit., p. 256.

les mœurs, contre l'État ». Autant de très vives contrariétés pour le marquis.

Et le modérantisme, l'abstentionnisme, voire même le légitimisme des loges, s'expliquent par les rituels et les symboles qui en composent la vie liturgique. Ceux qui sont en désaccord spirituel et politique avec les exigences morales et religieuses de la maçonnerie française n'y entrent pas, ne fût-ce que par l'impossibilité où ils se seraient trouvés de produire un parrainage complice.

Un discours prononcé lors de l'installation de la respectable loge La Régularité en 1787 souhaite :

... qu'une salutaire sévérité dans les admissions écarte du Parvis tout esprit léger, inquiet et frivole ; [...] que la vertu elle-même [soit] plus aimable ; que le libellé [...] ne dégénère jamais en licence.

Et la flagornerie bien-pensante de cet extrait est relayée par les nombreuses éditions de chansons édifiantes et volontiers gnangnan publiées dans la *Lyre maçonne* ou ailleurs. Voici un exemple de ce qui se chantait dans les loges du temps⁸. Imaginons Sade à l'unisson :

8. En guise de digression plaisante, évoquons ici la mémoire de Philippe Fabre, dit Fabre d'Églantine de son nom de plume. Être corrompu s'il en fut, on lui attribue la romance « Il pleut il pleut Bergère », extraite d'un opéra comique de son cru composé en 1780, soit bien longtemps avant la Révolution que cette chanson est supposée évoquer. *Exit* une fois encore le mythe, la bergère étant Marie-Antoinette, les blancs moutons les petits aristocrates de Trianon, l'orage la Révolution et l'éclair qui luit celui du couperet de la guillotine. Le tout en 1780 !! Fabre fut un être versatile et corrompu, coresponsable des massacres de

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Dans notre Ordre la gâité
Fixe son aimable empire
Dans notre ordre la gâité
Fait naître la volupté
C'est un séjour enchanté
Où règne la liberté
L'air charmant qu'on y respire,
Fait notre félicité.
Ici les mêmes ardeurs
Se portent à la tendresse
Ici les mêmes ardeurs
Obtiennent mêmes faveurs
Profanes jamais vos cœurs
De ces instants si flatteurs
Ni de cette aimable ivresse
Ne goûteront les douceurs.

Il en existe treize à la douzaine du même cru.

Si nous nous rapprochons maintenant de l'époque 1789-1795, qui fut celle où certains historiens ont voulu situer « le Très Cher Frère Sade », nous voyons que l'ordre maçonnique est au plus bas. Il avait subi une dramatique saignée

septembre, faussaire et finalement traîné en pleurs à la guillotine, avec Danton, un autre exemple de moralité particulière. Mais on lui doit aussi le plus beau poème de l'époque, la dénomination des mois de l'année du calendrier républicain : Vendémiaire-Brumaire-Frimaire ; Nivose-Pluviose-Ventose, sans le moindre accent circonflexe ; Germinal-Floréal-Prairial ; Messidor-Thermidor-Fructidor. On lui pardonne tout.

du fait de l'émigration de nombreux nobles ainsi que d'officiers francs-maçons. En 1791, la Mère-Loge du Rite Écossais Philosophique engage ses chapitres « au plus entier dévouement au roi Louis XVI, leur légitime souverain ».

En janvier 1793, Louis XVI, roi des Français et non plus de France, est guillotiné.

En mai 1793, la Grande Maîtrise du Grand Orient est déclarée vacante.

En décembre 1793, la tête de l'ex-Grand Maître renégat tombe dans le panier à son de Samson.

En 1793, Paris compte 3 loges, Toulouse 4.

La nuit tombe...

Les « valeurs » révolutionnaires n'étaient pas celles des loges, même si, aux deux siècles suivants, elles le sont devenues. Mais il a été démontré maintes fois que ni la triple devise républicaine, ni la Déclaration des droits de l'homme, ni la Constitution civile du clergé, ni la bataille de Valmy⁹ ne doivent rien aux loges du XVIII^e siècle, même si, à titre individuel et personnel, des maçons y ont été mêlés.

9. Aucun des deux adversaires, ni Brunswick (un illustre parent homonyme le fut toutefois en Allemagne) ni Dumouriez, n'a jamais été maçon, et pourtant que d'affirmations enthousiastes soulève ce mythe « mystérieux » que demeure toujours « la canonnade de Valmy »...

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Car certes, il y eut des maçons parmi les révolutionnaires. Marat avait été reçu maçon¹⁰ en 1774, comme Montesquieu l'avait été en 1730, tous deux à Londres. Cette qualité n'empêche pas « le savant aux idées avancées » d'attaquer sauvagement Laplace, Lavoisier, Monge, Cassini. Chaumette constitue une autre exception. Le doute a longtemps subsisté, on l'a vu, pour Mirabeau ; il est certain que ni l'avocat Georges d'Anton (qui deviendra le citoyen Danton) ni Robespierre, ne furent jamais maçons. Mais on prétendra longtemps encore le contraire. *Sic transit*. Les révolutionnaires connus, considérés habituellement comme maçons, sont : Le Pelletier de Saint-Fargeau, Danton, Camille Desmoulins, Condorcet, Couthon, Chaumette et Saint-Just, bien que les documents manquent pour certifier les appartenances de certains d'entre eux.

Puis apparut l'abbé Augustin Barruel... La légende du complot des loges est née !

C'est en 1797 que la maçonnerie va sortir de sa longue nuit, en dépit de protestations violentes de ses ennemis. « La réouverture de cette société monstrueuse est du plus sinistre

10. Le 15 juin 1774 (ou juillet selon les sources) à l'auberge de la Tête du Roi (*King's Head*), in J.A. Faucher, A. Ricker, *Histoire de la franc-maçonnerie en France*, Nouvelles éditions latines, 1978.

augure pour les républicains... Tous se demandent quelles heureuses nouvelles ont ranimé leur courage abattu¹¹. »

C'est en cette même année 1797 que se manifeste un personnage extrêmement curieux, antimaçon pathologique et obsessionnel, dont les élucubrations mensongères et délirantes seront reprises par nombre d'émules, jusqu'à la date d'aujourd'hui où il sévit sous divers avatars sur Internet. Car l'abbé Barruel constitue le « fond de cuisine » grâce auquel se concoctent et se déclinent une infinité de cuisines locales et créatives.

Mais de même qu'on n'imagine pas Laurel sans Hardy, Barruel ne peut être disjoint de John Robison qui ne lui cède en rien. Le plus célèbre ouvrage de ce physicien écossais s'intitule : *Preuves d'une conspiration contre toutes les Religions et Gouvernements d'Europe, poursuivie dans des Réunions Secrètes des Francs-Maçons, Illuminés et Sociétés de lecture, etc. recueillies auprès d'informateurs autorisés* (1797). C'est principalement le Rite Français, bien entendu, qui constitue la cible de ses traits.

Ce titre fort explicite est l'acte de naissance du « conspirationnisme maçonnique » inventé par Robison, dont un illustre frère jumeau, exactement dans le même esprit, sera dû à la plume inspirée de l'abbé Barruel.

11. *Journal des Hommes libres*, 17-01-1797.

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

L'abbé Augustin de Barruel (devenu Barruel, révolution oblige à certaines ablations de particules, comme le feront les avocats d'Anton et de Robespierre et le seigneur de Sade), naît en 1741 en Ardèche. Il devient jésuite en 1756. Après diverses publications de jeunesse, il écrit contre la philosophie des Lumières et les encyclopédistes et s'exile à Londres lors de la constitution civile du clergé. Il produit alors ses très célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 4 vol., 1797-1798.

Barruel mourra en 1820, laissant derrière lui un monument imaginaire d'une indéradicable naïveté, servant de nourriture posthume à tous les extrémismes antidémocratiques, de gauche comme de droite. Barruel s'insère dans, voire inaugure, la cohorte des ecclésiastiques d'appartenances diverses qui accordent une grande importance à la maçonnerie, avec soit de la sympathie, soit de l'antipathie. Nous ne rappellerons pas ici qu'un jésuite belge, professeur de religion retraité, a donné divers articles et ouvrages sur la maçonnerie, avec infiniment d'objectivité et d'érudition, et qu'il fut un Vénérable Maître remarqué d'une loge de rite rectifié.

Par ailleurs, l'ordre maçonnique, et la pensée libre, ont vivement intéressé notamment : le R.P. Berteloot, s.j. ; le R.P. Riquet, s.j. ; le R.P. Gabriel Ringlet, le R.P. J.A. Ferrer Benimeli s.j. ; le R.P. Jérôme Rousse-Lacordaire, dominicain ; le R.P. Étienne Perrot, s.j. Les livres écrits par ces ecclésiastiques sont nombreux, fort bien documentés, rarement

polémiques mais parfois intelligemment critiques, et constituent un complément de choix aux productions maçonniques, parfois approximatives et tendancieuses.

La thèse de Barruel renvoie aux Illuminés de Bavière qu'il confond totalement avec les francs-maçons d'obédience classique. Et le bon abbé a des excuses ; la confusion est réelle et compréhensible, si l'on se contente d'informations extérieures à l'Ordre.

Les Illuminés de Bavière

L'intérêt de la thèse de Barruel est double : elle va tout à fait à l'encontre de la vérité historique ; elle eut une influence énorme sur l'opinion publique.

Dans une Allemagne qui est le terrain où s'affrontent, à la fin du XVIII^e siècle, de multiples courants irrationnels et plus ou moins teintés de maçonnerie, apparaît une nouvelle mouvance radicale créée par Adam Weishaupt, professeur à l'université d'Ingolstadt. Formé par les Jésuites (encore !), Weishaupt apprend à simuler un zèle religieux parfait. Il crée une société secrète destinée tout simplement à rénover le monde dans un sens progressiste radical. Sa stratégie consiste à infiltrer ses disciples dans les rouages « officiels » de la maçonnerie classique.

L'ordre des Illuminés, d'une perfection hiérarchique digne d'Ignace de Loyola, recrute paradoxalement parmi

la haute noblesse « éclairée » d'Allemagne. Les hauts dirigeants seuls découvrent le sens de leur recherche : sagesse, liberté, vertu. Mais les buts réels sont fondamentalement politiques et visent à fomenter des révolutions afin d'éradiquer l'esclavage et à faire disparaître les rois, les princes et les nations, au seul bénéfice des « hommes doués de raison ». Ce programme très secret fut bien entendu découvert et condamné par l'Église catholique en 1785.

Condamné à mort, Weishaupt s'exila ; les Illuminés cessèrent le combat, faute de combattants, mais continuèrent, jusqu'à aujourd'hui, à faire parler d'eux, dans l'amalgame le plus complet avec les authentiques et inoffensifs « fils de la Lumière ».

Revenons donc à l'ineffable abbé Barruel, qui publie donc ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*.

Le succès de librairie fut immense ; l'ouvrage, un best-seller, fut traduit en plusieurs langues. L'essentiel de sa thèse soutient que les Illuminés de Bavière, fondés en 1776 par Weishaupt, voulaient renverser tous les pouvoirs en place, qu'ils soient politiques ou religieux, en infiltrant la franc-maçonnerie classique et bien-pensante. Ce complot, fomenté par les philosophes athées (*sic*), les francs-maçons et les Illuminés, visait la destruction de l'Église catholique et de la royauté, non seulement en France, mais sur toute la terre.

On comprend qu'Alexandre Dumas, l'imagination faite homme, se soit emparé d'une thématique aussi farfelue et

romantique pour servir de cadre « historique » à sa célèbre série *Joseph Balsamo, Le Collier de la reine, Ange Pitou et La Comtesse de Charny*.

Cette série romanesque fut dévorée par nombre d'adolescents et leur valurent bien des nuits d'insomnie, au détriment de leurs résultats scolaires, mais au bénéfice de leur imaginaire, voire de leurs connaissances en histoire de France... Mais il est clair que toute la trame de cette série extraordinaire fut puisée par Dumas chez le bon abbé Barruel.

La Terreur est enfin morte en 1794. L'Empire n'est pas encore né. Quatre ans après la mort du roi et de la reine de France, ou plus exactement des Français, Barruel donne sa version des terribles événements. Très prolix, il accumule les « preuves », montrant que les Illuminés de Weishaupt ont infiltré la franc-maçonnerie qui aurait alors fomenté un complot contre l'Église catholique et la royauté. Ce complot fut mené par les philosophes athées, les francs-maçons, et les Illuminés, créant ainsi un amalgame fictif qui connaîtra de très beaux jours dans les milieux d'extrême droite. De nos jours, cette même idée alimente encore les fantasmes de divers groupes antidémocratiques ou intégristes.

Si les historiens objectifs ont rendu, depuis belle lurette, la place qu'elles méritent aux élucubrations « barruéliennes », ces dernières n'en laissent pas moins des traces indélébiles dans l'opinion publique, et même au sein d'une certaine maçonnerie politisée qui coiffe encore volontiers le bonnet

phrygien, au prix d'un anachronisme mythique de plus, conscient ou non.

La réaction de Jean-Joseph Mounier (1758-1806)

Dans la tradition maintenant bien établie des titres longs comme un jour sans pain donnés à des ouvrages « explicatifs et révélateurs », J.-J. Mounier répond en 1801 aux allégations barruéliennes. Sa riposte, en dépit de traductions diverses, est hélas moins bien diffusée et moins lue que l'ouvrage qu'elle réfute. Elle s'intitule très clairement : *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France*¹².

J.-J. Mounier est l'auteur du texte du Serment du Jeu de paume, illustré par le frère David. Il est aussi le corédacteur de la Déclaration des droits de l'homme et préside l'Assemblée constituante. Ce qui ne l'empêche pas d'émigrer en Suisse en 1790, en sa qualité de monarchiste. Napoléon le raya de la liste des émigrés et le nomma préfet. Il mourut sous l'Empire en 1806.

Son analyse, qui est une réponse à Barruel, parut en Allemagne en 1801, et fut rééditée plusieurs fois. Elle présente un double intérêt : le premier, c'est que Mounier est un témoin actif et objectif des événements révolutionnaires,

12. Édité en fac-similé par Gutenberg Reprints, 252 pages.

ce que reconnaissent les historiens de tous bords. Le second, c'est que Mounier met en garde contre les imputations qui sont faites à l'ordre maçonnique, notamment par l'abbé Barruel, dont il dit : « on a substitué à des causes très compliquées des causes simples et à la portée des esprits les plus paresseux et les plus superficiels ». Les causes réelles de la Révolution lui étaient connues ; il en excluait nettement la franc-maçonnerie.

Mounier ne fut ni maçon ni apologiste ni même sympathisant de l'Ordre ; il fut plutôt ironique, voire sarcastique à son égard, comme Voltaire notamment. Il n'en est que plus crédible, et il attribue l'écroulement progressif de l'Ancien Régime aux coups redoublés des parlements. Il souligne du reste avec autorité qu'en 1787, les Illuminés de Bavière avaient cessé d'exister et que, sous la Révolution, jamais on ne vit un soi-disant Illuminé fréquenter les foyers révolutionnaires de Paris ou de province. Mounier est considéré comme le précurseur de la « maçonnologie » chère à Alec Mellor, cette discipline scientifique qui vise à « l'intégration du fait maçonnique dans les sciences de l'homme ». Son œuvre comporte trois parties : l'influence des philosophes ; l'influence des francs-maçons ; celle des Illuminés.

Mounier prend particulièrement ses distances avec les théosophes de Louis-Claude de Saint-Martin, qu'il maltraite quelque peu non sans raison : « l'obscurité volontaire des expressions, l'usage mystérieux des nombres à l'imitation de

Sade. Philosophe et pseudo-franc-maçon ?

Pythagore et des platoniciens, que d'attraits pour les petits esprits occupés sérieusement de niaiseries maçonniques ». Nous rejoignons, sous la plume de cet auteur unanimement respecté, les appréciations d'Amiable pour les « augustes fadaïses » du temps.

Si, avant d'aborder la problématique « Sade franc-maçon » proprement dite, nous rassemblons ce qui est épars à ce sujet, nous constatons que la franc-maçonnerie du dernier quart du XVIII^e siècle est catholique romaine dans son écrasante majorité ; les athées qui d'aventure y pénètrent sont nuancés et très éloignés des énergumènes, tels Chaumette et Marat ; la loge des Neuf Sœurs elle-même paraît bien réservée à cet égard ; la Vertu reste l'idéal suprême, comme pour Robespierre, qui jamais ne fut maçon, malgré l'invention de son « indispensable » Être Suprême ; les allégations de Barruel sont inconsistantes et facilement réfutées sous un angle documentaire ; enfin, il est « hautement invraisemblable », ainsi que le constatent nombre d'auteurs, que Sade étant ce qu'il est, et l'ordre maçonnique étant ce qu'il est, le divin marquis ait pu pénétrer pareil milieu, sauf... dans une perspective barruélienne, ce qui relève de la pathologie et non de l'histoire.

Table des matières

Les présentations	5
Chapitre I. La franc-maçonnerie catholique du XVIII ^e siècle	9
Chapitre II. L'athéisme en loge : émergence et évolu- tion	75
Chapitre III. Le marquis de Sade, philosophe et franc- maçon ?	115
Chapitre IV. Évolution des rituels de la maçon- nerie française au lendemain de la Révolution	199
Chapitre V. La franc-maçonnerie est-elle morte en 1789 ?	229
Bibliographie	249

maquette réalisée par

LHcom

03 44 88 90 04
www.lh-com.fr